

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

easyjet
Fordetroit

ALEXANDRE FRIEDERICH

H+

VERS UNE CIVILISATION O.O



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

La décadence d'une société commence quand l'homme se demande: "Que va-t-il arriver?" au lieu de se demander: "Que puis-je faire?"

DENIS DE ROUGEMONT

INTRODUCTION

DANS Londres, Paris ou New York, le déploiement à partir des années 1980 des systèmes de communication électronique provoque l'abandon du dernier réseau non dématérialisé, la poste pneumatique. Faite de tubes, de terminaux et de paniers, elle reliait les bourses, les institutions, les foyers. Glissée dans un "curseur", une note-papier prise dans un hôtel du Marais pouvait gagner Neuilly-sur-Seine à la vitesse atmosphérique de cinq cents mètres par minute. Le postier l'acheminait alors par des moyens terrestres, parcourant à pied ou à motocyclette les faubourgs de la ville.

Trente ans plus tôt, à l'époque où se généralise le télex, se tient à Nancy le Congrès international de mathématiques. L'Américain Norbert Wiener y fait la connaissance de l'éditeur parisien Enrique Freymann. Le Français lui propose de résumer ses idées sur la communication. Le manuscrit arrive trois mois plus tard rue de la Sorbonne, par colis transatlantique ; il s'intitule *La Cybernétique, information et régulation dans le vivant et dans la machine*.

Ces pages inaugurales de la "théorie des messages" acquerront la notoriété publique que l'on sait, mais à l'été 1948 elles ne sont connues que de l'émetteur américain et du récepteur français. En communiquer le contenu à d'autres savants implique d'en faire la publicité oralement ou par voie de poste. Telles sont caricaturalement les contraintes de diffusion à l'époque pré-électronique.

Un demi-siècle plus tard, en 2011, Julian Assange reçoit dans sa résidence surveillée de Ellingham Hall le président de Google Eric Schmidt. La discussion porte sur la lutte contre les monopoles. “Ce qu’ils ont, déclare le cybermilitant australien – leurs ressources, la quantité d’énergie qu’ils peuvent utiliser, les provisions alimentaires dont ils disposent, etc. – est quelque chose qu’il est assez difficile d’altérer. Mais ce qu’ils savent peut être affecté de façon non linéaire.” Les nouveaux outils de communication offrent en effet des possibilités inédites de contre-attaque depuis qu’aux “canalisations” de fer qui couraient sous les villes a succédé le réseau numérique. “Une personne, explique Assange, diffuse une idée à deux personnes, et le lendemain, ces trois personnes la diffusent à deux nouvelles personnes, et ainsi de suite, alors au terme du premier jour, trois personnes sont au courant, au terme du second, neuf personnes, et après la première semaine, 2187 personnes sauront, et après 21 jours, la terre entière saura [...]”

Dans sa forme arithmétique, la distribution répond au même modèle qu’à l’époque des tubistes chargés d’administrer les relais de la poste pneumatique, mais la taille du réseau, sa vitesse et ses commandes changent tout. Rouler à motocyclette sur une route de campagne ou appuyer sur la touche “envoi” nous propulse de la linéarité dans la non-linéarité. Plus que de vitesse, il est désormais question d’abolition de la vitesse. Et le numérique ne se limite pas à la communication, il s’empare des objets et des êtres, donc du monde. *In fine*, il interroge les données dont nous disposons sur l’homme. Un sentiment général de vertige gagne les esprits.

Ce devenir computationnel des sociétés, comment en juger? Parlera-t-on de progrès ou de fatalité? Qu’en est-il de l’effacement des frontières entre la machine et le vivant? Cet individu de chair et de sang que Wiener, médecin des amputés, réparait est-il devenu une unité biosynthétique? La dématérialisation de toutes choses relève-t-elle du programme? Les optimistes l’affirment et s’en réjouissent. Les pessimistes le craignent car, rappellent-ils, la technique est “ce qui a lieu”. Dès qu’elle est possible, elle est réalisée. S’ils réclament tout de même une éthique de la recherche scientifique, c’est afin d’évaluer dans l’urgence les conséquences des nouvelles découvertes. Réalistes, ils avertissent cependant que l’éthique est toujours en retard sur l’innovation. De plus, regrettent-ils, si la technolâtrie est aussi répandue dans les milieux scientifiques, c’est que ceux-ci font en sorte d’anticiper tout obstacle qui ralentirait la recherche. Dans ces conditions, force est d’admettre que nous vivons bien un état de catastrophe. La conversion de la production matérielle et des ensembles humains au numérique est cette catastrophe.

Revenons sur le terme “dématérialisation”. La soufflerie arrêtée, les curseurs s’immobilisent dans les canalisations, la poste pneumatique n’est plus qu’un assemblage inerte dans les sous-sols des villes. Le temps est venu d’inventer une nouvelle technologie. En 1969, aux États-Unis, le mot “login” est envoyé entre deux laboratoires distants du projet Arpanet. Les trois dernières lettres du mot mettent une heure pour atteindre le récepteur, mais l’expérience est un succès: pour la première fois deux ordinateurs ont échangé.

Peu à peu le métal, le plastique et le papier vont céder la place à l'Internet. Si la fonction demeure, le message n'est plus écrit et lu par un humain, il est codé et décodé par une machine. Il n'est plus transporté, il est transposé. Dématérialisé dans le Marais, rematérialisé à Wall Street. Cependant, ce réseau de vitesse et de lumière, ce réseau immédiat, omnipotent, ubiquitaire est encore matériel ; il est composé de capteurs et d'actionneurs électroniques, mais il est "très peu matériel", disons discret.

Or, cette discrétisation prolifère. À partir des années 1990, elle donne des équivalents numériques des supports durs, les sons, les photographies, l'argent, prévoit de s'étendre aux objets puis aux personnes. Elle est non seulement une fabrique d'outils, mais un projet, et un projet idéologique, le transfert général du vivant et du non-vivant sur le réseau.

Dès lors, l'éthique de la recherche doit être appréciée sur un plan moins pragmatique. Elle revendiquait des mesures préventives, un principe de précaution, l'encadrement secteur par secteur. Face à cette volonté de transformation de l'humanité, son objet change. Il n'est plus sectoriel, il est fondamental ; il n'est plus localisé, il est universel. Le nouvel enjeu, c'est l'humanité même. Or, une idéologie qui remet en question l'absolu du paradigme humain appelle un débat ontologique.

L'homme est-il un être doué de conscience ou une boîte enregistreuse ? Un animal singulier et spirituel ou une machine qui traite des messages ? Bref, l'agrégat esprit-matière est-il réductible à un schéma fonctionnel, et partant susceptible d'encodage ? Autrefois

fantasmatiques, ces questions sont aujourd'hui terriblement réelles. Les représentants de la mouvance trans- et posthumaniste l'ont bien compris qui d'une possibilité font un pari : le train des découvertes, pensent-ils, rendra vite caduc tout débat sur la nature de l'homme. Comme toutes choses, affirment-ils, l'homme est "en progrès". Ce credo scientifique s'accompagne d'ailleurs d'une promotion raisonnée et enthousiaste qui ouvre le débat pour mieux le clore ; car aux yeux des adeptes de la transformation radicale de "ce que nous sommes", l'usage intrusif de la technologie est à la fois souhaitable et nécessaire.

Militant, ce plaidoyer pourrait être rangé au magasin des utopies s'il ne trouvait chaque jour des preuves de faisabilité. Déguisées en propagande, ce sont elles qui lestent le discours de politique générale des transhumanistes. Aussi faut-il opposer à cette futurologie le questionnement philosophique. Souvent posés sous le seul angle scientifique, les problèmes devront être ramenés sur le terrain universel, celui où se mêlent l'histoire, la morale et la métaphysique.

Or, si dans la société pré-numérique les idées obéissaient au régime quasi-biologique du "mème", cette "vie des idées" que théorisait Richard Dawkins est aujourd'hui dépassée. Pour envahir le champ de la pensée, la mouvance technolâtre use et abuse du système de communication non linéaire. Elle jette dans la bataille les pouvoirs de l'intelligence artificielle. Algorithmes et calculateurs lui servent de cheval de Troie. Quand on prône la fusion de l'homme et de la machine, quoi de mieux que se comporter en homme-machine ?

Arrêtons-nous sur cet homme qui serait aussi machine. De quoi s'agit-il? Avant tout, d'un mythe religieux. Plus tard, au xvii^e siècle, d'une thématique de la philosophie. Mais en ces années deux mille, nous ne sommes plus dans le registre du symbolique. Neurobiologistes, programmeurs, nanotechniciens sont les maçons, charpentiers et contremaîtres de notre époque : les uns construisaient des cathédrales, les autres construiront l'homme. Nous voici à la dernière étape. Ce n'est plus l'idée qui est en jeu, mais sa réalisation. C'est que dans nos sociétés antitraditionnelles – dépourvues de fondement métaphysique – le programme est matériel. Homme-machine, le terme doit être compris littéralement : il annonce l'hybridation de l'homme et de la machine comme on annoncerait la construction d'un pont. Si le projet n'est pas nouveau, les moyens mobilisés le sont. En raison de ce "passage accéléré du possible au réel", l'idée d'homme-machine devra donc être considérée à la fois comme synthèse d'une idéologie et principe de bioarchitecture.

À cette fin, comprendre le modèle de réplification de l'idée, sa "propagande" (comment le modèle se constitue en modèle), est essentiel. Cela permet de saisir la nature du trans- et posthumanisme, mais aussi la personnalité de ses représentants. Scientifiques, techniciens, futurologues d'une part ; marchands, financiers, politiques d'autre part. Car cette technoscience, dès lors qu'elle requiert d'énormes investissements, est d'emblée un projet capitaliste. Précisons : postlibéral, résultant donc d'un capitalisme dévoyé.

Pour conjurer le vertige et éviter la chute, demandons-nous : qui sont les avocats de cet homme-machine? Quels espoirs fondent-ils? Pourquoi des hommes de chair et d'os travaillent-ils à l'avènement d'une civilisation émergente, c'est-à-dire tout autre, une civilisation qui implique la disparition de ce que nous sommes?

0.3

EN 1632, Rembrandt peint *Le Philosophe en méditation*. Les mains jointes, le philosophe apparaît assis et déchargé des tâches matérielles (une servante alimente le poêle). Cette “poiésis” confinerait à la caricature si, ouvert sur une table, ne se trouvait un livre. Celui-ci lie acte intellectuel et tradition. L’idée qui surgit de l’esprit s’inscrit dans une genèse continuée de l’imaginaire occidental. La chose écrite est adossée à la tradition : ce qui fut dit permet de penser le présent ; ce qui est sur le point d’être dit, de penser l’avenir. Au centre de la toile, la présence d’un escalier à vis offre une métaphore de ce processus : l’idée nouvelle est produite grâce à des idées antécédentes ; elle permet d’aborder l’inconnu. Traité en clair-obscur, l’escalier invite donc à penser l’avenir comme une interrogation.

Pourquoi évoquer une représentation vieille de quatre cents ans ? Parce qu’aucun peintre contemporain n’illustrerait la création d’idées de cette façon. Ce solitaire qui classe et annote les idées avant de les transmettre par écrit n’existe plus. Au mieux, il est assisté par une machine. Au pire, il est cette machine.

Avec l’Internet, le tissage universel des terminaux informatiques met fin à la solitude. Dès 1990, la mémoire est déléguée à la machine. Collective, elle fait du réseau des réseaux un “être pensant” auquel les algorithmes et d’autres outils logiciels confèrent une progressive autonomie. Depuis la fin du siècle dernier s’impose ainsi une nouvelle “idée”. Qui n’est plus le résultat d’une méditation sur le monde ; qui

n’est plus transmise linéairement à des interlocuteurs ni inscrite dans une continuité culturelle. Un “quelque chose” introduit dans le réseau-machine, comme l’on introduisait autrefois un curseur dans les canalisations de la poste. Dans les termes de la cybernétique, un “message”.

Ce que la comparaison ne souligne pas, c’est le poids acquis par l’ingénieur : ce professionnel qui construit et entretient le réseau, conçoit et fait circuler le message. L’ingénieur, c’est-à-dire l’informaticien. Certes, il y a encore de la pensée et des penseurs, mais il y a surtout des fabricants d’idées. Qu’est-ce qui distingue, demandera-t-on, une idée pensée par *Le Philosophe en méditation* d’une idée fabriquée par un panel d’ingénieurs ? Pour le destinataire, rien – du moins en apparence. Quant au processus de création, il est sans commune mesure. L’idée n’est plus la création d’un esprit individuel, elle est un moyen d’action. Insistons : un moyen mobilisé en vue d’obtenir un résultat. Ce n’est pas un hasard si Julian Assange, lorsqu’il évoque la non-linéarité, en parle comme d’une technique de combat.

1917 peut-être retenu comme la date de naissance symbolique de l’entreprise d’action par les idées. Tandis qu’à la veille de la guerre, Lénine, penseur traditionnel, regagne Petrograd à bord du fameux “wagon plombé”, le propagandiste américain Edward Bernays conceptualise à New York son “idée”. S’inspirant de *La Psychologie des foules* de Gustave Le Bon, il énonce : “La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des comportements des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui

manipulent ce mécanisme secret de la société forment un gouvernement invisible qui exerce véritablement le pouvoir”. L’idée-action est née. Un siècle plus tard, la version technique de cette manipulation prendra le nom de neuromarketing.

Les outils changent, pas l’objectif. Les idées-actions visent au retournement de l’opinion, autrement dit à son emploi politique et mercantile, conformément à un principe : nul n’adhère mieux à une idée que lorsqu’il la croit sienne. Bernays conduit toutes sortes d’expériences. La plus connue est réalisée au sein de la commission Creel. Sur demande du gouvernement Wilson, il s’agit d’obtenir le soutien du peuple pour l’entrée en guerre des États-Unis aux côtés de la Triple-Entente. Mais du point de vue des schémas actuels de propagation, à commencer par celui qui promeut l’homme-machine, il en est une autre, plus pertinente. Elle combine en effet – pour parler comme les cybernéticiens – action et rétroaction.

Les fabricants de tissu américains font appel à Bernays. Ils se plaignent des modistes : depuis que ceux-ci n’utilisent plus de velours, le marché s’effondre, la faillite menace. Le psychologue imagine alors une campagne en trois temps. Baptiser Paris “centre mondial de la mode” et soutenir la filière de production française du velours. Convaincre les dessinateurs parisiens les plus en vogue d’utiliser ce tissu. Enfin, montrer aux modistes américains les modèles conçus par les Français afin qu’ils s’en inspirent. Résultat, le public américain fait bientôt ce qu’il refusait de faire : s’habiller de velours. L’exemple est anecdotique, son équivalent politique ne l’est pas. Car le schéma est

universalisable. Qu’il s’agisse de la mode féminine ou de déclarer la guerre, il permet de confisquer le débat.

Là où l’idée est action, seul compte l’effet obtenu. D’où ce paradoxe : l’idée présentée (dans notre exemple, le velours) n’est pas celle qui motive l’entreprise de persuasion – qui demeure invisible (enrichir une corporation textile). Bien avant que le réseau des réseaux ne permette la généralisation du principe d’idée-action, se substitue donc à la discussion rationnelle une méthode de persuasion a-dialectique. L’imaginaire social fondait la liberté. Il est court-circuité. Les buts poursuivis par les citoyens semblent spontanés ? Erreur, ils relèvent de l’ingénierie sociale.

Aujourd’hui, milieux marchands et prophètes du trans- et posthumanisme abusent de ces techniques. Les uns cherchent à vendre leur produit, les autres leur projet. De fait, pour construire l’homme-machine, il faut persuader les investisseurs : sans climat de confiance, pas de prise de risques. L’homme-machine doit donc être présenté comme la voie unique. L’une des stratégies retenues est de valider des définitions nouvelles pour des termes tels que “individu”, “conscience”, “liberté” ou “personne”. Mises en système, ces définitions trafiquées alimentent une idéologie du remplacement de l’homme. Ainsi, pour Nick Bostrom l’humain est “une œuvre en chantier”. Déclaration à effet immédiat : elle désolidarise du passé et relativise les concepts non progressistes de l’humain. Car par progrès, il faut entendre ce qui commence ici et maintenant, ce que la technoscience peut produire à partir de la combinaison des données-base.

Cette réécriture des concepts impose ce qu’il faut bien nommer une “coupure historique”. Afin de déjouer le

stratagème, le plus sûr est de s'en référer à l'histoire des idées. Quelles définitions les philosophes, les critiques et le commun ont-ils adoptées au cours de l'histoire? Pourquoi les avoir adoptées? De l'animal rationnel d'Aristote à la transindividuation de Bernard Stiegler en passant par l'intériorité augustinienne, doivent être prises en compte les théories les plus abstraites, mais aussi les plus banales, les plus immédiates. Toutes ont permis à l'individu de saisir ce qu'il est. Ce faisant, on oppose l'idée vivante, propriété publique, à l'idée-action, propriété privée.

Un fait divers permet de mieux cerner le rapport entre idée et action. En 1933, le fondateur du Comité France-Allemagne Otto Abetz rencontre Denis de Rougemont au Café des Deux-Magots. Membre du mouvement personaliste qui se promet de "mettre l'État au service de l'homme", l'intellectuel suisse vient de rejoindre la revue *Ordre nouveau* créée par Alexandre Marc. Au diplomate allemand, il fait part de sa critique du projet national-socialiste. Celui-ci lui propose alors un poste de lecteur à Francfort. Il s'agit d'une invitation à "venir voir". Pendant un an, De Rougemont enseignera ainsi la culture romane en Allemagne hitlérienne.

Les approches personalistes et nazies sont bien sûr à l'opposé. D'une part une construction responsable de l'individu, d'autre part une idéologie de la mobilisation permanente. D'une part une doctrine de l'éveil spirituel, de l'autre une pensée de l'action mécanique. Denis de Rougemont ou Emmanuel Mounier rappellent le *Philosophe* de Rembrandt. Rien n'interdit de théoriser sur l'action, mais il ne s'agit jamais d'une

pensée de l'action collective. Nous sommes du côté de la quête individuelle. Les idées personalistes ne sont pas des principes d'organisation. Elles placent l'homme face à son devoir d'homme alors que le nazisme l'inclut dans un projet collectif.

Avec la cybernétique, cette distinction vole en éclats. Naissance spirituelle de l'idée ou imputation de fabrique, le débat est dépassé. Précisons: *de facto*. Car en l'absence d'une discussion rationnelle et authentique, sur quoi reposerait-il? Revenons à la rencontre des Deux-Magots. Abetz et De Rougemont argumentent. Font valoir des expériences. L'un est traditionaliste et nazi, l'autre anarchiste et barthien. Tous deux admirent la culture humaniste. La confrontation est possible parce qu'elle s'inscrit dans une ontogenèse. Or, quand l'idée devient action, il n'y a plus de savoir ni de partage. Ne se pose qu'une question: l'idée remplit-elle le service pour lequel elle a été conçue? Fonctionne-t-elle ou ne fonctionne-t-elle pas? Certes, il pourrait y avoir débat sur l'"intention" en vue de laquelle a été conçue l'idée-action, mais cette intention est par principe invisible: elle ne fait pas partie de l'information circulant.

Les schémas-machines des cybernéticiens Neumann ou Wiener, puis la neuro-propagande d'Edward Bernays préfigurent ainsi les possibilités de publication (du texte, du son, de l'image et de soi) que permet le réseau numérique mondial. Certes, on pourrait objecter que ce réseau redouble la société. Qu'il ne se confond pas avec elle. Que les "messages" ne sont pas les "vivants". Cela est chaque jour moins vrai. Lorsque Norbert Wiener présente en 1950 sa théorie